

chien, mais qui me tendit pourtant ses grosses joues de fort bonne grâce.

Raymon et Delphine me remercièrent, dans les termes les plus aimables, de m'être arraché à mes nombreuses affaires pour venir passer quelques jours avec eux. Bref, au bout d'une heure, j'étais installé dans la maison comme si je ne l'avais jamais quittée.

J'étais venu avec l'intention de mettre à profit cette sagesse dont je me croyais abondamment pourvu, et que nous donne de bonne heure, à nous autres notaires, l'habitude de voir les hommes prendre et ôter tour à tour, devant nos regards, ce triste masque qu'on appelle l'intérêt.

Cependant, je dois en convenir, cette sagesse se trouva en défaut pendant toute la première journée. Raymon, dans ses rapports avec sa femme, était affectueux et grave, sans passion, mais avec tendresse.

Elle paraissait éprouver pour lui un amour d'autant plus profond qu'il ne se trahissait ni par des paroles expressives ni par des démonstrations éloquentes, mais par ces demi-teintes, si bien d'accord avec le bonheur en ménage, lequel a besoin de clair-obscur plutôt qu'd'éclat, de recueillement plutôt qu'd'ivresse.

Je vis que Delphine avait pris soin d'entourer son mari de ce bien-être absolu auquel sont sensibles les organisations délicates, et qui, en écartant de la vie domestique les fausses notes, les tons criards, le grincement des rouages, supplice des hommes d'imagination, les accoutume peu à peu à renoncer à leurs rêves, et assoupit honnêtement ce qu'ils ont en eux d'inquiet et de trop vif.

En somme, l'intérieur de ce ménage était charmant. Delphine avait vingt-sept ans ; mais on ne lui en aurait pas donné plus de vingt, tant sa vie campagnarde et le calme de son âme lui avaient conservé de fraîcheur. Ses joues rivalisaient de teintes roses et veloutées avec celles de son enfant.

Ainsi que l'avait écrit son père, elle n'était ni sotte ni niaise, seulement on devinait que le côté poétique de l'existence était pour elle un livre fermé, admirable défaut pour qui connaît les bas-bleus et les Égéries ! Ainsi, les troupeaux, les pigeons, les jardins, les fleurs et les fruits, n'étaient jamais pour Delphine un prétexte à pastorales, à géorgiques ou à dithyrambes ; mais elle allait traire elle-même la plus belle de ses vaches, pour en offrir à son mari ou à ses hôtes le lait savoureux et pur ; ses espaliers plaient sous le poids des fruits que Raymon aimait le mieux ; et s'était aperçue que Raymon avait une passion pour les fleurs, elle avait soin que le parterre, les plates-bandes et les jardinières fussent constamment garnis des roses les plus nouvelles, des dahlias les mieux tuyautés, des fushias les plus élégantes, des géraniums les plus embaumés.

Les repas étaient exquis ; chaque plat, chaque assaisonnement, chaque accessoire avaient cette perfection positive si appréciée des connaisseurs et des gourmets.

Pour les amis, pour les malades, pour les pauvres, il y avait le vin de tel cru, la liqueur de telle année, bouchés savamment, exactement étiquetés, et qui faisaient couler dans les veines une joyeuse bonhomie, ne laissant pas le mot pour rire, et ennemie jurée des vapeurs et du lyrisme.

Le café n'était jamais froid, les lompes ne fumaient pas, si l'on voulait un bon livre, un jeu de cartes, un damier, un cigare, à l'instant livre, cartes, dames, cigare et table de jeu se trouvaient sous la man.

Il y a des femmes, héroïnes de sentiment, de vertu, de roman

de grandes pensées, qui font poétiquement le malheur de leur mari ; Delphine faisait prosaïquement le bonheur du sien.

Le soir, nous fîmes ensemble une promenade, Charles nous suivait, tantôt courant, tantôt porté dans les bras de Pauline, sa bonne, avec laquelle il continuait un de ces interminables dialogues, traduisibles seulement pour les mères.

Le chemin qui conduit au village de Maloraygues est aussi riant, aussi aplani que celui du Pio-des-Ohévres au château est accidenté et sauvage ; nous marchions à travers champs, faisant craquer sous nos pieds la paille des chaumes et la tige du luzerne coupées.

L'épave, aussi fidèle que mal dressé, courait à droite et à gauche, décrivant des cercles extravagants, et poursuivant les oiseaux qui se levaient sous ses pas ; puis il revenait à Charles, dont la main disparaissait parfois toute entière dans sa gueule inoffensive.

Rien ne saurait rendre la sérénité de cette soirée ; quelques nuages, frangés d'opale et d'or, s'étaient massés à l'horizon, plutôt pour accompagner le soleil que pour le voiler ; une brise imperceptible, venant des montagnes, nous apportait la vague et lointaine senteur des plantes aromatiques ; les travailleurs revenaient des champs, qui sur sa charrette, qui sur son âne, qui à pied et pliant sous sa falourde de saules : en passant, ils nous saluaient d'un « Bonsoir, monsieur et la compagnie ! » qui réjouissait par la franche expression de reconnaissance et d'amour qui s'y révélait.

C'était là une de ces heures suaves, où Werther lui-même aurait trouvé qu'il est bon de vivre, où Obermann aurait compris qu'il y a dans ce monde mieux à faire qu'à se plaindre de la stérilité de ses rêves ou à récriminer contre son Créateur et contre sa destinée.

Arrivés près du village, nous reprîmes la route du château. Delphine qui était grande et forte, voulut prendre, à son tour, Charles dans ses bras, lequel ne se laissa porter qu'après avoir échangé avec sa mère un long et joyeux baiser.

Nous marchions, Raymon et moi, derrière madame de Varin, Raymon commença par me montrer du regard ce groupe charmant, cette jolie tête, déjà à demi endormie, qui dépassait l'épaule de Delphine, et se balançait près de son cou, mêlée aux boucles opulentes de ses cheveux blonds, puis, il me dit gaiement et à voix haute :

— Mon cher Calixte, êtes-vous chasseur ?

— Comme peut l'être un notaire, répondis-je en souriant, chasseur d'intention.

— Eh bien ! je veux que, demain, vous le soyez de fait ; nous nous lèverons à cinq heures du matin, Victor, mon garde, sera sur pied, et nous irons à la chasse.

— Mais, d'abord, y a-t-il du gibier dans ce pays-ci ? demandai-je.

— Beaucoup... à ce qu'on dit, répliqua étourdiment Raymon.

— Comment ! à ce qu'on dit ? Mais vous ne le savez donc pas vous-même ? Les chasseurs d'Avignon sont moins humbles ou moins sincères.

— Monsieur Ermel, dit alors Delphine se mêlant à la conversation, il faut que vous sachiez que Raymon est, à la chasse, d'un guignon imaginable ; il sort tous les jours avec son fusil, et il ne rapporte presque jamais rien.

Il y eut un instant de silence, après quoi Raymon, se rapprochant de moi, me dit à demi-voix :

(A CONTINUER.)